

L'Écho du Lac

Ainsi Lamartine, le temps est passé.
Ai-je pu d'émoi écouter ton chant,
Et voilà ton écho, son envolée.
Puisse-tu avoir présent, l'amour d'antan.

Mais poète, cher ami : Faux de passée.
Mon souhait : Vos âmes unies, inaltérées.
C'est d'aller si haut que clamer Nature,
Que tu ne pensais qu'à rompre torture.

Car d'un rien, une pie pourrait vous moquer.
Hélas, qu'un corbeau vous jalouse ; qu'un loup
D'une sombre forêt lorsque nuit d'après,
Sans Lune en témoin : L'on te chasse en fou.

Ami, ainsi que futurs rêveurs ;
L'Amour, ses sublimes grâces de nos cœurs :
Le Temps en rien n'afflige l'envie,
Comme la mer y prendrait nos vies.

Du Lac reste miroir d'une Lune nouvelle.
Était-ce là ton espoir ? Qu'elle reste belle ?

Sache, lorsque humble je te confie
Que ni clichés en insomnies,
Ni mémoires trahies de l'esprit,
Ne ramèneront l'instant infini.

Ce n'est point l'écho sans mensonges,
Qui reste en moi lorsque je songe
A vos merveilleux moments,
A ces deux charmants amants ;

C'est mon cœur qui t'écoute et ressent :
Tes larmes, pleurs, quand tu doutes à regrets.

Car du mien, de celle auparavant
Que je croyais partie telle que j'aimais ;
Vit-elle en moi pour toujours ;
Son rire joyeux chaque jour,
Nos âmes unies, cet Amour.

Bien que ses fleurs, dois-je lui donner
En lieux propices, pieux et consacrés ;
Pour y entendre sa joie en mon être,
Que le Temps ne déçoit sans paraître ;

Pour que je vive mon présent
Comme je te sais maintenant
Au Ciel, à la Lune, Étoiles réunies.
Vois-tu ? De La-Haut, comme elle te sourit ?

Alors puissiez-vous vivre de clarté.
Puissiez-vous retrouver cette beauté.

Car l'Amour vit sans le Temps,
Pour toujours, éternellement.

Evan Noblet

Website : EvanNoblet.fr

Le lac

Alphonse de Lamartine

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours ! »

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux. »

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit. »

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,

S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Alphonse de Lamartine, *Méditations poétiques*